

Une Entrevue avec le président Wilson

Autor(en): **Rappard, William E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **20 (1918)**

PDF erstellt am: **21.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749803>

Nutzungsbedingungen

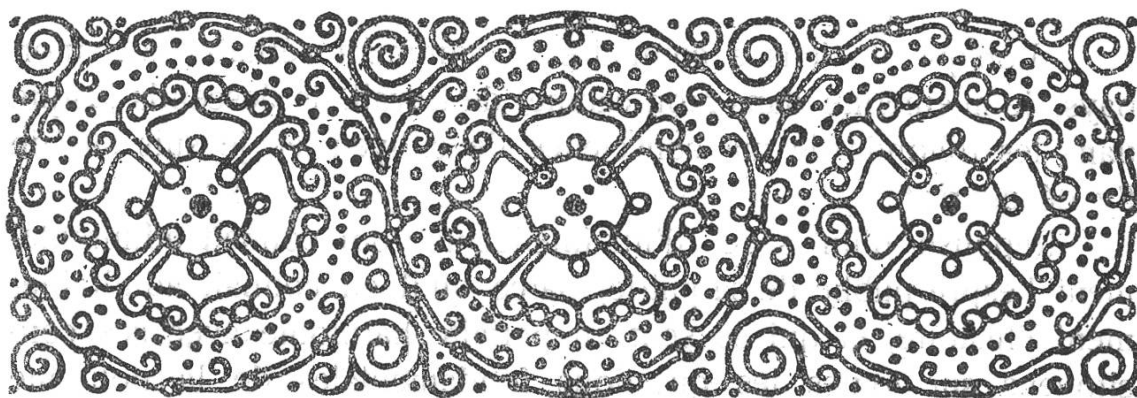
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



UNE ENTREVUE AVEC LE PRÉSIDENT WILSON¹⁾

Lorsque le dimanche matin, 28 octobre 1917, les S... vinrent m'apprendre à l'hôtel où j'étais descendu à Washington, que le président Wilson consentait à me recevoir en audience privée le jeudi suivant, ce fut pour moi une bien joyeuse surprise.

Je fus à la fois très fier et très honteux d'avoir obtenu ce grand privilège; fier, parce qu'il était si exceptionnel; et honteux, parce que, pour me l'assurer, j'avais eu recours à des procédés qu'en toute autre occasion j'eusse jugés indignes d'un républicain!

Le président Wilson est, en effet, l'homme le plus inaccessible de la grande nation dont il est à l'heure actuelle le chef incontesté. Pour se maintenir en état de parfait équilibre intellectuel et moral et pour garder l'entière maîtrise de sa pensée et de sa volonté, il fait aux délassements, à la vie de famille et aux sports en plein air une large place dans ses journées. Il met à s'isoler et à fuir le monde, ses vaines fatigues et ses fâcheux inévitables, une persistance qui surprend d'autant plus ses concitoyens, qu'elle n'est guère dans les traditions de la Présidence américaine.

A l'un d'entre eux, qui, s'en étonnant une fois devant lui, se permit de lui demander s'il ne craignait pas de perdre ainsi le contact nécessaire avec l'opinion publique, il fit cette réponse révélatrice, qui me fut rapportée par l'un de mes amis:

¹⁾ Ces pages sont extraites d'une brochure qui paraîtra incessamment dans la série des „Opinions suisses“, sous le titre *La Mission suisse aux Etats-Unis*, chez Sonor à Genève.

„Lorsque je tiens à connaître le sentiment véritable de mon pays, je m'enferme dans mon cabinet de travail, je descends jusque dans les tréfonds de ma conscience de citoyen et je suis sûr de l'y découvrir.“

Réponse d'un sage, d'un intellectuel qui connaît admirablement l'esprit public de sa patrie, parce qu'il en connaît admirablement l'histoire, et qui se sent en parfaite harmonie avec ses concitoyens sur toutes les questions fondamentales de la politique nationale.

C'est dans ce besoin de solitude féconde et dans cette conscience divinatrice de l'âme populaire qu'il faut chercher le secret de la puissance extraordinaire que Wilson exerce sur les destinées de son pays. C'est par cette introspection intelligente que ce grand magistrat démocrate réussit à pressentir la volonté cachée des masses et à suivre, tout en la guidant, l'opinion publique d'une nation à laquelle il appartient par toutes les fibres de son être. C'est dans l'isolement volontaire aussi, où se complaît cette âme d'artiste, sensible et inquiète autant qu'intelligente et forte, qu'il faut chercher l'explication de l'originalité et de la vigueur de ses messages historiques, dont la haute inspiration et la forme impeccable frappent même ses adversaires les plus irréductibles.

Heureuse république que celle dont le chef, refusant résolument de s'épuiser dans l'effort quotidien de la besogne administrative, sait réserver ses énergies pour les grandes tâches de gouvernement et daigne parfois s'adresser, en des appels éloquentes de sincérité, à la raison, à l'imagination et à la volonté nationales!

Mais cette méthode de gouvernement, dont les avantages généraux sont si manifestes, présente, pour la foule des solliciteurs d'audience, des inconvénients non moins évidents. Aussi le lecteur comprendra-t-il la joie et l'orgueil que j'éprouvai lorsque, après bien des semaines d'attente, je vis enfin lever en ma faveur la consigne qui interdisait inexorablement l'entrée de la Maison Blanche à tant d'autres et de plus considérables.

Je dus cette faveur surtout à la bienveillante intercession de plusieurs amis américains, qui consentirent charitablement à mettre leur influence au service de mon insistance et de mon importunité. Universitaires pour la plupart, anciens collègues par conséquent à la fois du président et de celui qui tenait tant à le rencontrer,

ils mirent en cette occasion à servir la Suisse en la personne de son représentant momentané, une bonté, une patience et une adresse dont je ne leur serai jamais assez reconnaissant. Qu'ils en reçoivent ici encore l'assurance de ma cordiale gratitude, à laquelle je dois bien ajouter l'expression de mon regret et de mon humilité d'avoir tant abusé de leur amitié, en les harcelant si impitoyablement de mes instances!

Si je mettais un tel prix à avoir avec le président une conversation privée, ce n'était certes pas pour m'accorder la vaine satisfaction d'avoir réussi là où tant d'autres avaient échoué. J'espérais pouvoir l'entretenir de la Suisse sur un ton et avec des détails incompatibles avec les convenances diplomatiques et avec la solennité d'une audience officielle. L'événement ne devait nullement décevoir cet espoir.

Le président Wilson voulut bien me recevoir le plus simplement et le plus cordialement du monde. Après quelques paroles au sujet de nos amis communs, dont l'intervention l'avait décidé à me recevoir, il me pria de lui indiquer le but spécial de ma visite.

Je cherchai tout d'abord à lui exposer la situation actuelle de la Suisse. Je lui montrai comment la densité de sa population et la structure de son organisme économique, jointes à la nature de son sol, de son sous-sol et de son climat, la rendaient entièrement dépendante de l'étranger. Seule l'Allemagne pouvait nous fournir le charbon et le fer nécessaires à notre vie industrielle. Seuls, depuis le début de la guerre, les Etats-Unis pouvaient nous ravitailler en céréales. Je remarquai combien peu nous inquiétait au point de vue politique cette dépendance économique à l'égard des Etats-Unis, puisqu'elle nous rapprochait d'une république, dont il avait dit lui-même qu'elle avait pour la nôtre „une amitié basée sur de semblables principes de vie, sur un idéal semblable et sur de communes aspirations“.

Cette déclaration, faite à l'inauguration de la Maison du Soldat qui porte son nom en Suisse, j'aurais souhaité de l'entendre répéter d'une façon plus retentissante à l'occasion de la conclusion, alors prochaine, de la convention par laquelle les Etats-Unis devaient assurer notre existence matérielle. Outre que cela eût pu hâter la conclusion de cet accord économique, cela lui aurait donné une signification et une portée morale nouvelles. Il n'eût pas été

sans avantages pour la Suisse de rappeler ainsi le sens et la valeur de nos principes de fédéralisme républicain et démocratique à certains éléments de notre population, trop portés à les oublier. Et d'autre part, me semblait-il, il n'eût pas été sans avantages non plus pour la propagation de ces principes mêmes, dont le président Wilson et toute l'humanité libérale avec lui attendent le salut du monde, que d'en affirmer ainsi l'existence réalisée au cœur de l'Europe, dans une très ancienne république d'origine germanique.

Le président voulut bien prêter à mon exposé l'attention la plus alerte et la plus critique, ce dont témoignaient à la fois la vivacité de son regard et les quelques questions par lesquelles il m'interrompit. Ce que je dis de la désaffection à l'égard de la démocratie qui se manifestait dans certains milieux suisses semblait l'intéresser particulièrement. Il remarqua que cela l'étonnait d'autant moins qu'il constatait dans les milieux correspondants aux Etats-Unis des symptômes tout semblables.

Lorsque j'eus développé toute ma pensée, il me regarda avec un fin sourire, qui, soit dit en passant, eût bien surpris ceux qui ne voient en lui qu'un visionnaire ignorant tout des vulgarités de la politique pratique, et me dit :

„Vous me demandez une belle déclaration, Monsieur. Mais ne croyez-vous pas que le peuple suisse serait encore plus sensible à quelques bonnes cargaisons de blé?“

„Monsieur le président, m'empressai-je de lui répondre, nous sommes trop persuadés de la généreuse amitié des Etats-Unis, pour admettre qu'il pût entrer dans leurs desseins de nous laisser mourir de faim. Mais une déclaration de principe à ce sujet, ne pourrait-elle contribuer à vous assurer tout le bénéfice moral de votre générosité?“

„Peut-être, répliqua-t-il. Mais les difficultés de tonnage et la nécessité de ne pas oublier les autres neutres m'empêchent de faire pour la Suisse tout ce que me suggérerait mon amitié pour elle.“

Je me gardai naturellement de dire un seul mot contraire à la solidarité qui doit unir tous les petits pays neutres d'Europe dans la crise actuelle. Mais je ne m'interdis pas d'observer que notre situation géographique, notre régime républicain et fédéraliste et notre presse de langue allemande semblaient toutefois constituer en notre faveur des titres à une sollicitude particulière.

Je me permis à ce propos de rappeler au président Wilson un passage de son fameux ouvrage sur *l'Etat* qui m'avait beaucoup frappé. „Les cantons suisses, avait-il écrit il y a une trentaine d'années, s'étant alliés les uns aux autres, montrent au monde comment des Allemands, des Français et des Italiens, s'inspirant des principes d'entraide, de respect des libertés de chacun et de tolérance mutuelle, peuvent constituer ensemble une confédération à la fois stable et indépendante.“¹⁾ Cette conception de l'Etat helvétique, exposée par mon interlocuteur alors qu'il était encore jeune professeur de sciences politiques, n'était-ce pas la même que, devenu président de la plus puissante des républiques, il se proposait de réaliser dans le monde par la constitution d'une société des nations?

Le rappel de ce souvenir, que le président ne renia nullement, plaça la conversation sur un terrain qui lui était particulièrement cher.

Ce qui me frappa surtout, pendant qu'il me parlait du régime international de l'avenir, ce fut son ton, qui trahissait une ardente conviction et comme une exaltation intérieure.

„La constitution d'une société des nations, me dit-il, est, à mes yeux, affaire de persuasion morale bien plus que d'organisation juridique. Je n'ai jamais travaillé à la formation d'une ligue des peuples dans l'intention de favoriser un des groupes de belligérants aux dépens de l'autre, mais seulement pour le bien de l'humanité pacifique toute entière. Lorsque les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur patrie, auront compris leurs véritables intérêts communs, le plus redoutable des obstacles qui barrent la route à l'établissement d'un ordre international nouveau sera surmonté. Voilà pourquoi mon plus fervent désir est que cette guerre aboutisse à une paix dont la justice s'impose à tous. Lorsque enfin nous pourrons nous rendre aux négociations, ce sera avec la ferme volonté de ne rien demander pour nous-mêmes et de tout faire pour empêcher qu'il ne soit obtenu quoi que ce soit d'injuste...“

Je ne répéterai pas ici tout ce qu'il me dit à ce sujet. Les lecteurs attentifs de ses divers messages n'auront d'ailleurs aucune peine à le deviner.

Je n'en retiendrai qu'un seul point qui intéresse spécialement notre pays. Ayant parlé de la guerre économique, qui suivrait

¹⁾ Woodrow Wilson, *The State*, rev. ed. New York 1898, 301.

forcément la guerre militaire, si celle-ci n'aboutissait pas à une paix de justice et de liberté pour tous, le président me fit l'honneur de me demander mon avis à ce sujet. Je me permis de lui déclarer qu'en Suisse on avait accueilli avec joie la répudiation de la guerre économique, proclamée dans sa fameuse réponse au Pape. La constitution d'une ligue internationale, en effet, d'où seraient exclus les adversaires actuels des Etats-Unis, plongerait notre pays dans le plus cruel embarras. Le projet d'une société des nations, c'est-à-dire de l'extension au monde du principe fondamental de la Confédération helvétique, ne pouvait évidemment rencontrer chez tous les vrais Suisses qu'une approbation enthousiaste. Mais la rupture des relations économiques avec l'Empire voisin, qui est depuis longtemps à la fois notre principal client et notre principal fournisseur, apparaîtrait sans doute à beaucoup comme une impossibilité matérielle.

M. Wilson me répondit: „Je comprends fort bien cette difficulté. Mais, soit dit sans intention de vous désobliger, l'attitude de la Suisse en cette affaire, importe, en somme, assez peu. Même pour elle. Car, qu'elle devienne ou non membre de la société des nations, aucun de ses voisins ne songerait à l'attaquer. Et si le malheur voulait qu'elle fût jamais l'objet d'une agression de la part d'un d'entre eux, tous les autres accourraient aussitôt à son secours.“

Si rassurante que soit cette déclaration au point de vue militaire, elle ne suggère évidemment aucune solution de l'angoissant problème que poserait à notre pays la formation d'une société des nations, d'où l'Allemagne serait exclue.

Vers la fin de notre entretien, je pris la liberté d'attirer l'attention du président sur un sujet particulier, dont on se préoccupait à ce moment en de certains milieux en Suisse. La concentration de troupes américaines, en toujours plus grand nombre, non loin de notre frontière, avait donné lieu à des commentaires de presse qui trahissaient quelque appréhension. Je me permis d'en rendre compte à mon interlocuteur. Je lui rappelai l'exemple de l'Italie qui, au début de la guerre, avait déclaré expressément son intention de respecter notre neutralité, malgré qu'elle ne fût pas au nombre des puissances signataires des traités de 1815, ni même encore au nombre des belligérants. Une déclaration analogue du

gouvernement américain, ajoutai-je, rassurerait sans doute les inquiétudes qui s'étaient manifestées.

„It never occurred to me! — L'idée ne m'en était pas venue! déclara le président. Mais si une telle déclaration est vraiment nécessaire pour apaiser des méfiances à notre égard en Suisse, je ne tarderai pas à en entretenir ces messieurs du département d'Etat.“

On se rappelle que des assurances officielles furent données à ce sujet au Conseil fédéral quelques semaines plus tard, par le chargé d'affaires des Etats-Unis à Berne. Si, appréciés à la lumière de la doctrine traditionnelle de notre neutralité, les termes n'en purent être jugés tout à fait satisfaisants, ils doivent cependant suffire à rassurer entièrement tous ceux qui, ignorant les tendances de la politique américaine, pouvaient avoir quelques doutes au sujet de ses visées.

Ce bref récit de mon entretien avec le président Wilson ¹⁾ serait incomplet si je ne disais un mot de l'impression personnelle que m'a laissée mon interlocuteur.

Au physique, j'ai été frappé par l'air de force et de santé qui se dégageait de ce corps, auquel un régime de plein air a conservé, malgré ses soixante-deux ans, toutes les apparences de la jeunesse et presque de l'adolescence. La vivacité et la pénétration du regard, qui se voila légèrement de rêverie lorsque, „pensant à haute voix“, comme il me le dit, M. Wilson parlait de la société des nations de l'avenir; l'énergie de la mâchoire inférieure et du menton; la franchise et la sobriété des gestes; la netteté impeccable de la parole, tout en lui révèle le type accompli de l'intellectuel anglo-saxon, en pleine et libre possession d'exceptionnelles facultés morales et cérébrales. Le poids de responsabilités écrasantes pèse évidemment sur ces épaules. Mais je ne connais pas d'homme qui m'ait donné plus fortement l'impression d'être de taille à supporter de telles responsabilités.

J'ajoute que pour notre pays, il est singulièrement heureux que le chef de la grande république d'outre-mer se trouve être, dans la crise présente, un homme d'Etat passionnément dévoué

¹⁾ J'ai cherché à rendre ce récit aussi fidèle que possible. Je l'ai reconstitué à l'aide de notes que j'avais prises à l'issue même de l'entrevue, dès que j'eus franchi le barrage de journalistes qui montaient la garde à la grille de la Maison Blanche.

à la cause de la démocratie et du fédéralisme libéral, à la cause, en d'autres termes, de l'idéal politique qui fait la commune grandeur morale de sa patrie et de la nôtre.

Certains journalistes en Suisse, que je veux croire inconscients ou étrangers, persistent à attaquer le président Wilson. Ne se rendent-ils donc pas compte que c'est là attaquer notre propre pays, en la personne du défenseur le plus convaincu, le plus influent des principes qui sont à la base de son organisation politique et dont le triomphe dans le monde peut seul assurer notre avenir national ?

VALAVRAN près Genève

WILLIAM E. RAPPARD



ZWISCHENSPIEL

Von MAJA MATTHEY

Wenn der Tag sich will neigen,
Wers auch sei,
Bricht das trotzige Schweigen
Und spricht frei.

Den hat Purpur gewandet,
Jenen Not,
Eh ihn leise gelandet
Hat der Tod.

Zögernd lässt er des Lebens
Lauten Kreis,
Greift im Gleiten vergebens
Lust und Schweiß.

Möchte wirken und zieren
Neue Zeit,
Todesfrieden verlieren
An den Streit.

Zwischen Dunkel und Wachen
Gleitet sacht,
Leid und Leben und Lachen
In die Nacht.

